



PIERRE DUPRAT

LE DESTIN DES FABRE

TOME 1

Un cadavre dans la garrigue

IS EDITION

PIERRE DUPRAT

LE DESTIN DES FABRE

TOME 1

Un cadavre dans la garrigue

ISEDITION

© 2013 – IS Edition

Marseille Innovation. 37 rue Guibal

13003 MARSEILLE

www.is-edition.com

Couverture : IS Edition

Illustration : iStockphoto

Direction d'ouvrage : Marina Di Pauli – IS Edition

**Retrouvez toutes nos actualités
sur Facebook et Twitter :**

www.facebook.com/isedition

www.twitter.com/IS_Edition

CHAPITRE 1

– Le cadavre –

La solitude était sa compagne. La solitude, et son fidèle compagnon à quatre pattes. Toujours à arpenter, crapahuter dans les collines tantôt pelées, tantôt couvertes de pins étendant leurs branches résineuses au-dessus des argéras, bruyères et romarins.

Ni le soleil écrasant de l'été provençal régulièrement venté par un mistral toujours aussi impossible à vivre, ni l'hiver glacial avec son ciel d'un bleu profond entretenu par le même mistral, n'auraient pu le contraindre à se passer de fouler les innombrables chemins et improbables sentiers qui sillonnaient la caillasse de la colline.

Celui qu'il considérait comme son seul et unique ami n'avait pas de nom et il avait toujours jugé inutile de lui en donner un. Quand il l'avait trouvé au détour d'un chemin, comme ça, là, tremblotant et affaibli, la première question qui lui était venue à l'esprit était non pas de savoir comment il était arrivé ici, mais plutôt comment il avait fait pour survivre sans se faire

éventrer par les sangliers qui pullulaient dans le coin, ou attaquer par les renards qui envahissaient la colline une fois la nuit tombée.

Il avait tout de suite remarqué la patte ensanglantée. Un piège ? Une pierre coupante ?

Alors, il avait décidé que cet animal-là était exceptionnel, parce qu'il avait l'air de pouvoir résister à tout. Maintenant, il fallait le soigner.

Ce qu'il fit. Depuis deux ans, ils ne se quittaient quasiment plus. L'un emboîtait toujours les pas de l'autre. Pas besoin de nom : il était inutile d'appeler.

Cet après-midi du printemps 1902, ils suivaient tous deux ce chemin sur lequel ils avaient débouché par hasard, voie insoupçonnée autour des rochers du sommet de cette colline pelée et couverte de chênes kermès. Lui, à vingt mètres derrière, avait du mal à soutenir le rythme rapide que lui imposait son compagnon. Truffe au sol, il zigzaguait pour suivre au mieux une odeur qu'il était vraiment le seul à pouvoir détecter. Il accéléra le pas, malgré la sueur qui perlait à son front et coulait sur ses yeux, l'obligeant à passer régulièrement sa manche usée sur son visage. Quelque chose clochait dans l'attitude du chien.

Au détour d'un virage, le chemin s'encombrait de pierres plus ou moins grosses et plongeait dans une ravine profonde d'une quinzaine de mètres.

Très vite, il repéra le cadavre en partie décomposé reposant en contrebas au pied d'un pin. Le corps démantibulé témoignait d'une chute assez violente. Non, non... Il n'était pas tombé là ; on l'y avait jeté du haut du chemin et il avait dégringolé la pente raide, cognant et rebondissant au passage sur tous les petits rochers qui jalonnaient le parcours jusqu'en bas.

Il observa tranquillement. Son ancien passé de douanier habitué à parcourir les sentiers du littoral et des calanques lui imposait une sorte de retenue, qui lui disait de ne pas se

précipiter avant d'agir. Il ne savait pas ce qu'il cherchait et regardait au hasard près du corps. Si quelque chose devait attirer son regard, il ne manquerait pas de le voir. Après quelques minutes, il décida enfin de descendre parmi les épineux qui encombraient les pentes de la ravine. Le chien, lui, était déjà en bas à sentir et humer l'air de tous côtés, cou tendu et truffe en l'air.

L'odeur se faisait de plus en plus présente, envahissante. Des haut-le-cœur venaient l'assaillir au fur à mesure qu'il se rapprochait du cadavre. Maintenant, il pouvait distinguer les lambeaux de tissus de ce qui avait dû être une robe rouge. Plus aucun doute : le cadavre était celui d'une femme.

Il n'osait pas toucher le corps, au cas où cela porterait malheur. Pour le moment, il ne se posait même pas la question de savoir comment elle avait pu atterrir ici. La nature morbide que tout un chacun recèle en soi était remontée à la surface : il était trop accaparé par ce corps en putréfaction pour se poser de quelconques questions dont il n'aurait, d'ailleurs, pas eu les réponses.

Avec une longue branche de bois mort, il entreprit d'écarter les étoffes décolorées, comme pour s'assurer que tout ça était bien réel. La médaille incrustée dans les chairs ramollies jeta un éclat qui attira immédiatement son regard. Sa canne à pêche improvisée accrocha la fine chaîne en or. Il posa le tout sur une pierre et, à l'aide de son outre en peau de chèvre pleine d'eau, il lava le bijou. Du bout des doigts, il caressa la médaille comme s'il voulait s'imprégner de son histoire. Et quand il la retourna, il lut : « *Jeanne, 1898* ».

CHAPITRE 2

– *La médaille* –

L'aube jetait ses premières lueurs flamboyantes par-dessus les collines de Cassis, mais Justin était déjà réveillé. La nuit avait été lourde et son sommeil agité, son cerveau encombré de questions sans réponses. De plus, le chien, étalé de tout son long en travers du simple matelas qui lui servait de lit, l'avait manifestement empêché de bien se reposer.

La mauvaise humeur était là, à fleur de peau.

« Dégage ! »

L'animal rustique prit un air étonné. Mais sa réponse fut claire : il ne bougea pas.

« Bon, j'ai compris ! C'est moi qui dégage, c'est ça ? »

Justin se leva d'un bond.

Le petit cabanon adossé au flanc de la paroi rocheuse commençait à s'éclairer d'une lumière douce et apaisante. Il ouvrit les volets pour qu'elle inonde pleinement l'intérieur.

Plus tard, vers midi, quand le soleil serait au zénith, la luminosité deviendrait beaucoup plus agressive pour les yeux.

Le confort était sommaire. Depuis pas mal de temps déjà, il avait choisi de se retirer de la population en s'exilant dans les collines, abandonnant sa petite maison de l'Est marseillais.

À trente-sept ans, une carrure athlétique se devinait sous le léger tricot. Carrure qu'il s'était façonnée durant les nombreuses années passées au sein de son Régiment d'Infanterie, puis de la Brigade des Douanes. Il s'était engagé sous les drapeaux à seize ans. La guerre de 1870 avait laissé des traces profondes dans le cœur des Français, et l'armée, comme toujours, était très demandeuse. En 1890, après des années à barouder dans les colonies, las de cette vie, il avait décroché pour prendre ses fonctions dans les Douanes, qui créaient de plus en plus de brigades pour protéger le littoral des contrebandiers et des naufrageurs. Il aimait ce métier qui imposait le respect et, surtout, il pouvait travailler à l'air libre, cerné par les odeurs de terre se mêlant aux parfums iodés de la brise marine. Jusqu'à cette fatale nuit de 1897 où cet accident stupide avait décidé du cours de sa vie.

Cette nuit-là, après une pause repas copieusement arrosée d'eau-de-vie, les esprits s'étaient rapidement échauffés à la suite d'une conversation sur la présidence de Félix Faure. Un mot plus haut que l'autre, un geste malheureux, et voilà son ami de longue date qui se retrouve l'arrière du crâne défoncé après une chute contre un gros rocher... Accident, oui. Mais ivresse caractérisée en service, qui n'aurait pas manqué de le faire enfermer pour quelques années derrière les barreaux avec, en sus, le remords, la honte et le déshonneur à supporter en lots quotidiens.

Certes, le rapport avait été facile à écrire, faisant état d'une chute accidentelle dans le noir. Il est vrai que les douaniers, au cours de leurs rondes, préféraient faire confiance à leurs yeux plutôt que de se trimbaler avec des lanternes dont la lumière blafarde eut tôt fait de les faire repérer.

Par la suite, sa vie était devenue une plaie ouverte : cette perte tragique – allée aux remords qui le taraudaient continuellement – le renfermait sur lui même, l'écartant de la société, de ses maîtresses, de tout.

Un an plus tard, n'y tenant plus, il disparaissait de l'agitation perpétuelle de l'agglomération pour se réfugier en ermite au cœur des collines. Il ne faisait plus que quelques apparitions en ville pour s'approvisionner en matières premières, les sangliers, lièvres et autres oiseaux qui pullulaient là-haut l'aidant généreusement à subvenir à ses besoins.

Il triturait la médaille dans tous les sens, ne sachant trop que faire avec. La ciselure des faces semblait le fasciner. Il se mit à parler tout haut, concrétisant ainsi sa pensée :

« Si Mouret est toujours en place, je dois lui parler. »

Le commissaire Mouret, Valentin Mouret, était une figure légendaire de la Police municipale. Il avait par le passé résolu quelques affaires de contrebande, en collaboration avec la Brigade des Douanes de Justin.

Sur l'étagère, il prit une petite boîte à biscuits en fer et y plaça la médaille.

La gibecière en bandoulière, le chien sur les talons, il tira la porte branlante sur lui et entreprit de descendre le petit chemin caillouteux qui le mènerait assez vite sur la route de terre où les carrioles, fréquentes, le conduiraient vers l'agglomération.

Trois heures après son départ, il poussait la porte du commissariat de police de la rue Noailles. Il alla droit vers le factionnaire de service :

— Le commissaire Mouret, s'il vous plaît.

— Qui le demande ?

Justin se retourna. L'homme qui lui avait répondu, grand, silhouette malingre, le regardait d'un regard soupçonneux.

— Justin Fabre.

— Le commissaire est à Paris. Il ne sera pas revenu avant plusieurs jours. Je peux peut-être vous aider ?

Il resta indécis une poignée de seconde, puis il se lança :

— Je vis dans les collines. Et j'ai découvert un corps dans une ravine.

— Comment ça, vous vivez dans les collines ?

— J'y ai un cabanon. Mais ce n'est pas le sujet. Il y a là-haut un corps à moitié décomposé. Peut-être devriez-vous vous en occuper...

— Nous allons voir ça. Pour le moment, je vais prendre votre déposition. Je suis l'inspecteur Lecchi. Boniface Lecchi. Suivez-moi.

Il le guida au travers des couloirs et s'arrêta devant une porte qu'il ouvrit.

Le bureau sentait le tabac froid. Des odeurs que Justin ne connaissait plus depuis bien longtemps et qu'il trouvait aussi incommodantes que la puanteur du cadavre, la veille. L'inspecteur s'assit derrière sa machine à écrire.

— Allons-y... Nom, prénom, profession, adresse.

— Justin Fabre, sans profession. J'habite un cabanon dans les collines. Une petite parcelle que mon père m'a léguée avant de mourir.

L'inspecteur appuyait consciencieusement sur les touches de la machine.

— Bon, soit. Racontez-moi.

— Je marchais en suivant un petit chemin que je ne connaissais pas, bien camouflé par la végétation et les rochers. Le chien a dû renifler l'odeur du cadavre car il s'est mis à accélérer et m'a conduit tout droit à cette ravine. Le corps est au fond. Une quinzaine de mètres. C'est tout.

— Et c'était quand ?

— Hier.

— Et vous venez seulement aujourd'hui ?

Lecchi leva la tête et le regarda de nouveau avec un air soupçonneux. C'est que des affaires tordues, il en voyait pratiquement tous les jours ! Des gens louches qui voulaient se faire passer pour des angelots...

— C'était en fin d'après-midi. Je ne serais jamais arrivé ici avant la nuit.

— Bien. Dans un premier temps, vous allez nous emmener jusqu'au corps. Après, vous resterez à notre disposition au cas où nous aurions besoin de plus de renseignements.

— Je n'en sais pas plus. Je vous ai tout dit.

Lecchi appela le planton et lui demanda d'aller chercher des ambulanciers à l'Hôtel Dieu. Une heure plus tard, une équipe arrivait avec une carriole attelée à deux gros chevaux de trait. Lecchi appela deux agents et tout le monde prit la route.

Cela ne se fit pas sans mal. Quand les ambulanciers arrivèrent près du corps, ils étaient tous deux en sueur et tout rouge :

« Oh *pitain* ! J'en peux plus... Et dire qu'il va falloir se farcir le macchabée en plus, pour le retour ! »

Les agents fouillèrent l'espace autour du cadavre, espérant découvrir quelques indices. Lecchi savait très bien, au vu de son état, qu'ils ne trouveraient rien. Le temps avait fait son œuvre et tout effacé.

L'inspecteur se dirigea vers Justin.

— Vous habitez où, alors ?

— À peu près à un kilomètre de là, en suivant ce sentier.

— Bon, on ne trouvera plus aucune trace maintenant. Il y a trop longtemps que ce cadavre repose ici. Nous allons redescendre.

Les deux hommes se serrèrent la main, plus par professionnalisme que par sympathie.

« OK, les gars, embarquez-moi ça : on rentre. »

Une fois seul, Justin prit le chemin de son cabanon, où il avait l'intention de réfléchir sérieusement à tout ça.

Le soir venant, la luminosité commençait à faiblir. Justin alluma deux petites lampes à pétrole et ouvrit la boîte en fer pour y récupérer la médaille.

Celle-ci était en forme de cœur. Sur le recto, un seul mot : « *Éternel* ». Au verso, l'inscription qu'il avait déjà lue : « *Jeanne, 1898* ». À n'en pas douter, le prénom de la défunte et la date à laquelle ce cadeau lui avait été offert. La particularité de cette face-là était la ciselure soignée qui la recouvrait totalement. Un travail élégant qu'il n'avait jamais eu l'occasion d'observer. Peut-être la signature d'un maître-artisan. Cette médaille avait été commandée par une personne aisée. Quelqu'un de la bourgeoisie. Elle devait parler, raconter son histoire.

Sur ce, le chien fit irruption dans le cabanon, un lièvre entre les mâchoires. Le dîner venait d'arriver.

Le lendemain, Justin reprit le chemin qui le conduirait vers la ville. Il arriva de bonne heure, juste un peu après l'ouverture des commerces. Son choix se portait sur les bijoutiers de la rue de Rome, réputés pour la qualité de leur travail.

Il se présenta devant une première boutique. La devanture majestueuse exhibait des parures entières et des bijoux qu'il n'avait même jamais osé imaginer. Il poussa la porte d'entrée et tout de suite le bijoutier le toisa du regard, se demandant s'il avait sciemment poussé la porte ou s'il s'était trompé

d'établissement. Justin s'approcha et sortit la médaille. Il la présenta au commerçant devant lui :

— Bonjour. Je cherche qui pourrait avoir fait ce travail. Ça vous dit quelque chose ?

L'homme se saisit de la médaille en regardant Justin d'un œil méfiant. Il s'installa à un petit bureau muni d'une lampe de travail et observa le bijou plusieurs minutes.

— Cela ne vient pas de notre maison. Nous ne faisons pas de ciselure sur ce genre de médaille. Peut-être la maison P, rue Saint Ferréol.

Il lui tendit la médaille tout en marmonnant un « au revoir » qui semblait le délivrer d'un fardeau.

Dépité, Justin enfonça sa casquette sur sa tête et se mit à marcher d'un bon pas. La rue Saint Ferréol était juste à côté et la façade verte de la maison P. s'offrit à lui au bout de quelques minutes. De nouveau, il poussa la porte et pénétra dans l'établissement cossu. De la même manière, il présenta la médaille et la réponse fut également négative.

Il poursuivit sa tournée des bijoutiers une bonne partie de la matinée et dut se rendre à l'évidence : ce bijou ne sortait pas d'un établissement ayant pignon sur rue. Las, il s'assit sur un banc, le regard vide, ne sachant plus très bien quoi faire. Ses réflexes d'ancien douanier avaient du mal à refaire surface.

Soudain, une lueur d'espoir lui arracha un sourire. Le Mont-de-piété ! Il était assis juste en face du Mont-de-piété...

Depuis sa création, cet établissement avait vu des milliers d'objets changer de mains. Fébrile, il se leva et franchit au pas de course les quelques mètres qui le séparaient de la vitrine.

Le guichetier attendait paisiblement derrière la grille de son comptoir qu'une nouvelle âme en peine vienne échanger une partie de sa vie contre quelques billets, voire seulement quelques sous.

Lorsque Justin pénétra dans la boutique, une clochette tinta. L'homme lâcha son journal.

« Salut mon gars. »

On n'était manifestement plus dans le même monde que les boutiques de luxe qu'il venait de visiter. Les mondanités n'avaient pas cours ici.

— Je laisse rien. Je veux juste que tu me dises si tu as déjà vu un travail similaire.

Le guichetier observa la médaille sous toutes ses facettes.

— Hum. L'année dernière, une dame de la haute m'a amené une montre en or. Le même genre de travail était fait au dos. Elle avait été façonnée par un artisan de la rue de la République. Apparemment, ce gars a des mains d'or. C'est tout ce que je peux te dire.

Plein d'espoir, Justin remercia le type et s'empressa de sortir. Il descendit les Allées de Meilhan au pas de course sous l'œil méfiant des passants, puis déboucha sur le Vieux-Port et commença de remonter la rue de la République, scrutant les trottoirs. Il ne mit pas longtemps à arriver devant une porte cochère sur laquelle était vissée une simple plaque de cuivre :

« Jérémie Faucheux, artisan-joaillier, fond de cour ».

Ici, pas de vitrine pompeuse ; juste une porte de bois qu'il ouvrit sans problème.

— Monsieur Faucheux ?

— Oui ?

À une petite table, un homme d'une quarantaine d'années était affairé sur un petit bijou.

Il s'approcha plein d'espoir et se présenta plein d'aplomb.

« Justin Fabre, douanier. J'enquête sur une affaire de contrebande d'or et de recel de bijoux. »

Il présenta son ancienne carte qu'il n'avait jamais rendue après son départ. Cela pouvait le mener directement en prison.

— Monsieur Fauchoux, est-ce votre travail ?

Il ne fallut qu'une poignée de secondes pour que la réponse claque comme un coup de fouet :

— Oui.

— Quand avez-vous fait ce travail ?

— Oh, cela fait bien plusieurs années... « *Jeanne, 1898* »... Oui, je me souviens. C'est une des rares médailles que j'ai ciselées comme ça. Une commande à faire au plus vite, destinée à une dame, une médaille de préférence. Un gage d'amour. Le travail devait être de qualité et se démarquer des habitudes. Le gars avait payé à la commande sans rechigner.

— Cet homme... Vous rappelez vous son nom ? Son adresse ?

— George Leroux, Place de la Joliette.

CHAPITRE 3

– Où l'enquête démarre sur les chapeaux de roues –

Valentin Mouret était confortablement assis sur sa banquette dans un compartiment des premières. Cela faisait maintenant plusieurs heures que le train avait quitté Paris et il voyait d'un très bon œil son arrivée imminente à la gare Saint Charles. Il n'était que neuf heures trente, ce qui lui laisserait le temps de se remettre dans le bain des affaires en cours.

Ces quelques jours passés à enchaîner les réunions n'avaient pas toujours été une partie de plaisir. Le ministre de l'Intérieur avait pris le temps qu'il fallait pour leur balancer, en pleine gueule, leur incapacité à stopper la criminalité galopante dans la plupart des grandes villes. La corruption gangrenait la majorité des institutions et Mouret en prenait pour son grade car Marseille, sa ville, était plutôt un modèle du genre. Le ministre voulait des résultats. La prochaine fois, si les statistiques ne s'amélioraient pas, les sanctions tomberaient comme la misère sur les pauvres.

L'inspecteur Lecchi, fièrement installé au volant de la toute nouvelle de Dion Bouton K1 du service, attendait le commissaire. Celui-ci apparut sur le quai, gagna l'esplanade et se dirigea vers la voiture. Il s'assit sur la banquette, perdu dans ses pensées.

— Salut Lecchi.

— 'jour patron. Le voyage a été bon ?

— Trop long. Quoi de neuf ?

— Pas grand-chose. La routine. Mais on a quand même un cadavre inconnu retrouvé dans les collines.

— Raconte.

Ce matin-là, Valentin Mouret était avare de paroles. Il fallait aller au fait sans tarder.

— Il y a deux jours, un certain Justin Fabre est venu nous signaler qu'il avait trouvé un corps de femme dans les collines et...

— Justin Fabre ?

— Oui. Un ancien douanier. Vous le connaissez ?

— J'ai eu l'occasion de traiter quelques affaires en collaboration avec sa brigade. Ça remonte à plusieurs années. Puis un jour, *pfuitt*, il a disparu on ne sait où.

— Il habite un cabanon dans les collines de Cassis. Tout seul. Juste un cabot qui semble le vénérer. Donc, le voilà qui se pointe pour nous signaler un cadavre en décomposition dans un trou, là-haut. J'y suis monté avec une équipe et deux ambulanciers. Putain, on s'est fait chier ! On n'a rien pu trouver. Trop longtemps s'est écoulé depuis la mort.

— Où est le corps ?

— À l'Hôtel Dieu. Il doit être inhumé demain en fosse commune à Saint-Pierre.

Entre-temps, ils étaient arrivés devant le commissariat. La voiture stoppa devant l'entrée.

— Convoquez-moi Fabre. Je veux entendre ce qu'il a à me dire sur cette affaire.

— Bien, patron.

Valentin Mouret était perplexe. Un corps de femme dans les collines ? Un accident ? Hum... De mémoire de Mouret, on n'avait jamais vu de femme se balader seule dans la garrigue. Voilà une affaire qui s'annonçait difficile à démêler.

Il fit un saut à son bureau, rangea quelques documents et ressortit aussitôt.

« Lecchi, on bouge. Emmène-moi à l'Hôtel Dieu. »

Ils arrivèrent une demi-heure plus tard dans la cour de l'établissement. Aussitôt, un médecin vint s'enquérir du motif de leur visite. Le commissaire sortit sa carte et se présenta.

— Le cadavre de la colline, il est où ?

— Suivez-moi à la morgue.

Les couloirs de pierre éclairés par des lumières blafardes renvoyaient des ombres sinistres. Ils pénétrèrent dans la salle où plusieurs corps attendaient leur dernier voyage vers l'éternité. Un haut-le-cœur souleva la poitrine de Mouret. Ce n'était pas spécialement un tendre, mais l'odeur était pestilentielle. Le médecin les mit en présence du cadavre qu'ils désiraient voir.

Effectivement, le corps était en trop mauvais état pour en tirer quelque chose.

— Vous avez gardé les vêtements qu'elle portait ?

— Tout est là, dans ce sac.

Le commissaire en retira les restes en lambeaux d'une robe à corsage qui avait dû être rouge avant d'avoir été délavée par le temps. Il imagina la robe de bonne coupe. Celle qui l'avait

portée par le passé devait avoir les moyens de s'entretenir. Sûrement de la bourgeoisie.

« Bon, OK. Merci. »

Le médecin hocha la tête et les raccompagna jusqu'à la cour.

— Z'en pensez quoi, patron ?

— Pas grand-chose, pour le moment. Mais si on l'a balancée là-haut, il est évident que celui ou ceux qui l'ont fait n'étaient pas pressés qu'on la retrouve.

— Qu'est-ce on fait maintenant ?

— J'en sais fichtre rien. Fabre, je veux voir Fabre.

— J'ai envoyé un agent avec un billet.

Midi sonnait et Le Vieux-Port était en effervescence. De nombreux vapeurs de commerce étaient à quai. Une fourmilière humaine s'affairait en tout sens autour des ballots de marchandises, débarqués continuellement par les dockers dans d'incessants va-et-vient à fond de cale.

Mouret aimait cette agitation : les odeurs des poissons alignés sur les étals des pêcheurs hurlant à tue-tête la fraîcheur de leurs produits ; les ivrognes titubant à la sortie des estaminets, innombrables sur les quais ; la Place aux Huiles avec ses alignements de barriques, et le ferry-boat avec ses inlassables allers-retours jusqu'à l'Hôtel de Ville, en face sur l'autre quai. Ah ! Marseille... Sa ville.

Pendant ce temps, Justin digérait l'information qu'il venait d'apprendre : George Leroux. Ce nom lui évoquait quelque chose, mais il ne savait pas trop quoi. Il en était sûr : il l'avait déjà entendu.

La Place de la Joliette n'était qu'à quatre cents mètres. Il décida de s'y rendre. Au moins, il saurait si ce type logeait toujours au même endroit.

Dix minutes après, il était arrivé. L'effervescence de la place, causée par la proximité des ports, l'aiderait à se fondre facilement dans la foule sans que personne ne fasse attention à lui. Il se mit alors à en faire le tour, s'arrêtant à toutes les portes et entrées de cour. Enfin, à la porte d'une maison cossue, une plaque annonçait :

« *George Leroux. Secrétaire général de l'Association des Travailleurs des Quais et Aconiers* ».

Tranquillement, il continua son chemin et s'assit sur un banc d'où il pouvait surveiller les allées et venues de la maison. Il n'eut pas longtemps à attendre avant qu'un homme élégamment vêtu d'une redingote de la meilleure coupe n'en sortît. Ce dernier se mit à marcher d'un pas assez vif en direction des quais et Justin lui emboîta le pas. Un individu, foulard au cou et casquette vissée sur le crâne, aborda Leroux. Justin s'approcha nonchalamment de la vitrine d'un *shipchandler* tout près des deux hommes. Il tendit l'oreille tout en jouant le client intéressé par l'accastillage des bateaux.

Le type à la casquette engagea le dialogue :

— Salut, patron.

— Tout est prêt ?

— Comme vous l'avez demandé.

— Bien. Attendez mes ordres.

Et chacun se remit en marche. L'échange verbal n'avait pas duré plus de trois minutes. Instantanément, Justin se mit à suivre le marlou.

Toi, tu m'as l'air d'un drôle de zèbre. Voyons voir où tu vas m'emmener.

L'homme fila directement sur le boulevard, redescendit vers le sud, traversa le Vieux-Port et entra dans un cabaret situé près de l'opéra.

Ainsi, voilà ton repaire. Trop tôt pour assister à une revue...

Il n'était que quinze heures et Justin rebroussa chemin. Ce soir, il viendrait voir un peu l'intérieur de cet établissement, histoire d'en apprendre un peu plus sur l'homme à la casquette. Il entreprit de reprendre le chemin de son cabanon lorsqu'il songea qu'il n'était pas loin du commissariat de police. Mouret était peut-être rentré. Il se présenta au planton.

— Le Commissaire Mouret ?

— Je vais voir s'il est disponible. Qui le demande ?

— Justin Fabre.

— Attendez ici. Asseyez-vous.

Le planton disparut. Moins d'une minute plus tard, il réapparissait, le commissaire sur les talons.

— Justin Fabre ! Cela fait un bout de temps... Je vous ai justement fait porter une convocation.

— Ah ? Je suis là un peu par hasard. Je n'ai pas eu le temps de remonter chez moi.

— Suivez-moi dans mon bureau.

La pièce était encombrée de classeurs métalliques et des dossiers, sur le bureau, attendaient probablement une réponse à bien des questions.

— Prenez une chaise... Comment allez-vous depuis tout ce temps ? Où étiez-vous passé ?

— J'en ai eu marre de toute cette agitation autour de moi. J'ai décidé de me retirer sur le lopin de terre que m'a légué mon père.

Mieux valait faire court concernant ces explications.

— Bien. Vous savez pourquoi je veux vous voir ? Je présume que c'est pour les mêmes raisons que vous cherchez à me joindre.

— Le cadavre des collines.

— Dites-moi ce que vous savez.

Justin raconta l'histoire une nouvelle fois, mais sans omettre sa trouvaille.

— Quoi ? Vous avez fait quoi ?

— J'ai gardé la médaille pour essayer de trouver à qui elle appartenait.

— Mais... vous avez délibérément caché une preuve en rapport avec une enquête sûrement criminelle ! Vous êtes bien d'accord que l'on ne va pas parler d'accident, dans ce cas ?

— Je ne sais pas trop bien pourquoi, mais je ne voulais faire part de cette médaille qu'à vous. Je n'ai pas confiance en l'autre.

— Boniface Lecchi est un inspecteur de police. En tant que tel, vous devez vous fier à lui.

— Il n'y a qu'en vous que j'ai confiance. J'ai suffisamment de pratique dans les Douanes pour savoir que notre belle ville est particulièrement gangrenée par la corruption.

— Bon, et alors ? Ça vous a mené où tout ça ?

— À un dénommé George Leroux.

Mouret sursauta sur sa chaise.

— Leroux ? Diable ! Que vient-il faire celui-là dans cette affaire ?

— C'est lui qui a fait fabriquer la médaille chez un artisan. Il connaissait donc forcément la victime.

— Cet homme est un salopard, un brigand. S'il en est là où il est, cela ne s'est pas fait par le mérite mais bien par le coup de poing. Il s'est acoquiné avec les voyous de la pire espèce. J'ai toujours gardé un œil sur lui. Mais je n'ai jamais pu trouver quoi que ce soit pour le coincer. Il est bien protégé.

— Ah... Je savais que j'avais déjà entendu ce nom-là. Il y a plusieurs jours, il faisait la Une de plusieurs gazettes quotidiennes. Il a réussi à faire stopper la grève aux savonneries. Personne ne sait trop comment il s'y est pris car

il n'a aucun rapport avec ces activités-là. La petite enquête que j'ai menée m'a permis de trouver l'endroit où il habite. J'ai attendu et l'ai suivi quand il est sorti de chez lui, Place de la Joliette. Il s'est fait aborder par un nervi de la bande de Saint-Jean. Je crois bien qu'ils complotent un mauvais coup. Après, ils se sont séparés et je suis venu directement ici.

Justin préféra ne pas mentionner le cabaret. Mouret serait certainement furieux lorsqu'il aurait l'information, mais Justin voulait d'abord se rendre compte par lui même.

— Que fait-on maintenant ?

Mouret leva la tête et le fixa avec des yeux ronds.

— Qui, on ?

— Ben oui... Par où on continue de chercher ?

— Il n'y a pas de « on ». Vous rentrez chez vous et vous continuez à traquer le lapin. Cette affaire regarde la Police. Maintenant, vous n'êtes plus concerné.

Justin était déçu mais pas très surpris. Il s'était imaginé faire équipe avec le commissaire sans penser une seule fois qu'il pouvait tout simplement se faire remettre à sa place. Il n'était pas flic. Même plus douanier. Juste une lointaine connaissance du commissaire. Il se leva alors sans mot dire, serra la main de Mouret puis ferma la porte derrière lui.

Tu peux penser ce que tu veux, Mouret. Mais moi, je continue. Avec ou sans toi.

Mouret resta assis, pensif, essayant de remettre ses idées en place pour élaborer un plan d'attaque sur cette enquête. Un personnage comme Georges Leroux dans cette histoire, cela allait singulièrement compliquer les choses.

Cet homme avait des appuis. Plusieurs fois, il s'était sorti d'affaires douteuses on ne savait trop comment. Il était protégé d'une certaine manière, mais Mouret n'avait jamais trouvé par

qui. Leader tout puissant des associations de travailleurs des quais, dockers et aconiers, il avait souvent fait le coup de poing. Il n'eut pas longtemps à réfléchir avant que son professionnalisme ne reprenne le dessus. Il se mit à penser tout haut :

« Bon. Eh bien, on va mettre tout ce petit monde sous surveillance. On verra bien. »

Il appela d'une voix puissante :

— Lecchi !

— Je suis là, patron.

— Monte une équipe. Tu me files nuit et jour le sieur Georges Leroux, Place de la Joliette. Surtout, vous ne me le perdez pas de vue. Je veux tout savoir de sa vie et de ses fréquentations ! Allez, allez ! C'est parti !

Le commissaire Valentin Mouret était un personnage haut en couleurs, aimant les plaisirs que la vie peut offrir malgré les malheurs qu'elle lui avait infligés.

Aujourd'hui âgé de cinquante-cinq ans, l'allure pleine de prestance, il était entré dans la Police municipale 1879. Trois ans après, il était décoré de la Légion d'honneur pour son comportement héroïque au cours de la guerre. Puis, sa perspicacité et son volontarisme lui avaient fait gravir rapidement les échelons, jusqu'à atteindre le plus haut niveau.

Respecté par ses collègues et craint par l'ensemble des bandes qui écumaient les différents quartiers de Marseille, Valentin Mouret n'avait pas d'enfant. Il avait été marié, mais sa femme, plus jeune que lui, n'avait pas survécu à l'épidémie de variole de 1886. Il était arrivé à surmonter son chagrin et avait continué de vivre dans son souvenir. Il ne s'était jamais remarié mais refusait de vivre dans la mélancolie et la tristesse.

Aujourd'hui, il vivait dans une maisonnette agréable de Saint Barnabé et cela faisait pas mal d'années que ce village convivial l'avait accepté dans son giron.

Valentin Mouret était un homme intègre qui appréciait l'honnêteté et rejetait toute forme de transgression de la loi telle qu'il devait la faire respecter. C'est pourquoi les remontrances qu'il venait de subir – ainsi que d'autres de ses pairs – de la part du ministre de l'Intérieur le taraudaient au plus profond de son âme. Il prenait ceci directement pour lui et dût-il y laisser la santé, il allait faire du ménage dans toutes ces bandes de marlous, de nervis et autres personnages de confessions douteuses. Mettre en place un plan de bataille pour arriver à ses fins n'allait pas être une mince affaire... Autant commencer par cette histoire de cadavre. Mais pour l'instant, il fallait attendre patiemment le résultat des premières investigations et filatures qui venaient de se mettre en place.

Pendant ce temps, Justin, lui aussi, s'interrogeait sur la suite des événements. Il avait quand même un problème majeur à régler. S'il voulait mener son enquête à bien, retrouver qui était Jeanne et comprendre tout ce qui se tramait derrière cette histoire, il devait être sur place, pour être plus mobile. Il lui fallait absolument un logement en ville car faire l'aller-retour quotidien n'était pas pensable.

Trouver une petite chambre au plus vite, voilà donc son premier objectif. Il entra dans un troquet du cours Belsunce. Les ouvriers commençaient à débaucher et les bars se remplissaient petit à petit, au rythme des sorties d'usines et manufactures dont la ville était parsemée.

Le brouhaha était puissant et incessant. Les volutes de fumée s'agglutinaient au-dessus de la tête des clients qui commençaient à s'enivrer en revivant leur journée de dur labeur. Les filles de joie, en professionnelles aguerries, mettaient leurs atouts en valeur et venaient agiter leurs froufrous juste sous leur nez. Pour la plupart de ces pauvres

diabes, la paye du jour, les quelques francs qu'ils avaient péniblement gagnés, auraient tôt fait de changer de poche.

Justin apostropha l'une des serveuses :

— Oh ! La belle ! Dis-moi, tu connais une logeuse ?

— Ouais, bel homme... Tu cherches une crèche ?

— Ça s' pourrait bien. Dis-moi où je peux la trouver.

Un sou apparut dans sa main comme par magie.

— Allées de Meilhan, mon mignon. Au sept. Et moi, j'm'appelle Marie. T'as pas envie que je te fourbisse ton asticot ?

Justin sourit. Pute et serveuse...

Il sortit de l'établissement et respira sans retenue l'air frais de la soirée maintenant bien avancée. On était au début du printemps, mais les nuits étaient encore fraîches. Il fonça vers l'adresse indiquée en espérant qu'il y trouverait ce qu'il cherchait.

Le numéro sept des Allées de Meilhan était un petit immeuble dont la façade décrépie ne donnait pas spécialement envie d'y résider. Mais tant pis, il n'avait pas le choix. Perdre du temps à chercher un logement temporaire n'était pas son objectif.

Il poussa la porte de bois qui s'ouvrit dans un grincement. La loge de la concierge était là, sur la gauche. Il tapa au carreau et une voix gouailleuse se fit entendre :

« Quoi ! Qu'est-ce que c'est à cette heure ? »

La porte vitrée s'ouvrit brusquement. La concierge, une grosse matrone visiblement dérangée pendant son dîner, affichait une mauvaise humeur qui n'allait pas rendre les choses simples.

— On m’a renseigné. Paraîtrait qu’on peut louer par votre intermédiaire.

— Faut voir. Mais reviens demain. J’ai pas le temps là.

— Pas question ! Si tu as une piaule, on fait affaire. Maintenant !

Le ton était devenu soudain beaucoup moins sympathique. La logeuse sentit dans la voix qu’elle ne se débarrasserait pas aussi facilement de l’énergumène.

— Boulevard Garibaldi. Une chambre mansardée. C’est quinze francs par mois. Si tu veux la clef, tu payes.

— Ça roule.

Il sortit une petite bourse de la poche de son gilet et mis trente francs dans la main de la mégère :

— Voilà pour deux mois. La clef.

La concierge s’approcha d’un petit coffret de bois accroché sur un des murs de la pièce et en retira une simple clef.

— Tiens mon beau. C’est au vingt-huit. Et si tu as des sous en plus, n’hésite pas à venir me voir...

Les chicots qui lui servaient de dents arrachèrent une grimace à Justin. Deux propositions en moins d’une heure... Décidément !

Il fallait de nouveau redescendre les Allées de Meilhan pour rejoindre le boulevard Garibaldi, qui se trouvait justement du côté de la rue de Noailles. Au moins, il serait proche du commissariat de police et de Mouret, au cas où. Par contre, il devrait se faire très discret, car si le commissaire le remarquait trop souvent dans les parages, il finirait par se poser des questions. Ce Boniface Lecchi également.

Il trouva l’adresse sans aucune difficulté. La chambre se trouvait sous les toits. La serrure était grippée. Après plusieurs tentatives infructueuses, il réussit à ouvrir la porte.

La chambre n'avait sûrement pas été habitée depuis longtemps.

L'odeur de renfermé qui se dégageait de la pièce lui donna raison. Il ouvrit la lucarne qui donnait sur les toits pour que l'air vivifiant puisse pénétrer à l'intérieur. Il n'y avait, pour tout mobilier, qu'un lit et une vieille armoire assez imposante. Après tout, il n'avait besoin de cet espace que pour se reposer et réfléchir à la situation.

Il entendit au loin le clocher de l'église des Réformés qui sonnait les heures. Instinctivement, il sortit sa montre de son gousset.

Huit heures... Mieux ne vaut pas remonter maintenant... Il est trop tard. Autant rester ici cette nuit. Demain, j'irai chercher quelques affaires. Il faut que j'aile au cabaret ce soir...

Les routes et les chemins étaient peu sûrs une fois la nuit tombée. Les bandes de voyous, qui n'avaient rien à envier aux Apaches de Paris, écumaient les environs quand la pénombre les favorisait.

Justin n'avait rien mangé depuis la mi-journée et la course qui l'avait guidé au travers des rues tout au long de l'après-midi aurait dû lui ouvrir l'appétit. Curieusement, il n'en était rien. Par contre, la lassitude commençait à se faire sentir. Il n'avait pas fini ses réflexions qu'il dormait déjà, tout habillé, en travers du matelas.

CHAPITRE 4

– La bande de Saint-Jean et son pantin –

Leroux sortit de chez lui aux alentours de vingt-et-une heures. Il avait abandonné sa redingote pour un simple pantalon de velours côtelé et une veste, qu'il avait choisie délibérément râpée. La casquette enfoncée sur les yeux, il passerait inaperçu quand il rentrerait dans le cabaret.

Il passa devant l'opéra et il put voir, sur le parvis, des dames en grandes toilettes tenant la conversation à des hommes tout aussi élégamment vêtus. Leroux aimait l'opéra. De temps en temps, il se permettait une soirée dans la loge qu'il savait se faire prêter pour la circonstance. Entre les relations qu'il s'était forgées et celles qu'il obligeait à lui obéir – sous la contrainte ou le chantage –, il avait accès à pas mal de passe-droit. Son regard embrassa l'édifice majestueux. Il se parla à lui-même :

« Allons ! Ce soir, je ne suis pas dans le quartier pour la bagatelle. »

Il bifurqua, sur sa droite dans une ruelle et poussa la porte du cabaret « Le Mistigri ». D'un seul coup d'œil, il repéra

l'homme qui l'avait abordé un peu plus tôt dans la journée, assis à une table au fond de la salle. Un autre individu était là avec lui.

Leroux zigzagua entre les tables et parvint jusqu'à eux. Ce soir-là, le chansonnier Numa Bles se produisait avant son départ en tournée à travers le monde. Le cabaret était plein à craquer, ce qui n'était pas pour déplaire à Leroux. Plus il y avait de monde, moins on le remarquerait. Il empoigna une chaise libre et s'assit.

— Alors, Jeannot. Les détails ?

— L'Espérance est arrivée ce matin de Gênes. Le Rouquin, qui marne à la Capitainerie, a pu consulter les registres. La cale est pleine, comme prévu.

— Tu as pu rassembler la bande en entier ?

— Il en manque quelques-uns, mais on sera trente.

— Bon. Ça suffira. Le patron tient absolument à ce que ce coup-là réussisse. Il y a gros à ramasser. Surtout qu'il a déjà commencé à graisser les pattes pour éviter les complications. Et vous savez tous que les complications, il n'aime pas ça.

— Tout se passera bien. Chacun sait précisément ce qu'il a à faire. En un tour de main, la cargaison aura changé de bord.

— Tout doit être fait au plus tard après-demain soir. Sinon, il sera trop tard.

— Tranquillise-toi, patron. Et profite de la soirée.

Le cabaret grouillait littéralement. Les serveuses couraient de table en table sans jamais marquer de pause, tout en repoussant les assauts perpétuels de cette faune passablement éméchée. Pourtant, Leroux n'arrivait pas à se détendre. Sur ce coup-là, il avait un pressentiment. La pression qui pesait sur lui, sans doute.

Justin se réveilla tôt le matin. Il avait dormi d'un sommeil sans rêves, emporté par la fatigue due à l'excitation de ces dernières heures. Sitôt levé, il s'en voulut de s'être endormi alors qu'il s'était promis d'aller faire un tour au cabaret. Il était certain d'avoir manqué quelque chose d'important qui aurait pu le faire avancer sur la piste qu'il suivait.

Cette fois, la faim le tenaillait. Il ne lui restait plus dans sa bourse que quelques francs, mais cela serait bien suffisant pour prendre un petit-déjeuner copieux.

La journée allait être chargée. D'abord, aller chercher des affaires pour s'installer dans sa chambre. Il avait besoin de linge de rechange et d'affaires de toilette. Il en profita pour faire le tour de l'étage : salle d'eau et toilettes étaient sur le palier. Tout était propre et bien entretenu, ce qui signifiait qu'une femme de ménage était là régulièrement. Il ferait attention, il ne voulait pas se faire remarquer. Il savait que les femmes de ménage étaient curieuses et bavardaient beaucoup. Au cas où une lui poserait un peu trop de questions, il s'inventa une histoire de voyageur de commerce qu'il raconterait. Il ne fallait pas non plus fuir le dialogue ; cela paraîtrait encore plus suspect.

Le ciel était laiteux et un petit vent d'est commençait à souffler. Il descendit sur le Vieux-Port et entra dans un bar, où il avala un café et se fit préparer un sandwich. De là, il remonta sur la Bourse et sauta dans le tramway qui le conduirait jusqu'à Saint Loup.

Depuis deux ans, beaucoup de nouvelles lignes avaient été ajoutées au réseau existant, et se déplacer dans Marseille ou les communes environnantes était, somme toute, assez facile. De Saint Loup, il gagnerait aisément l'un des innombrables chemins menant dans les collines, et donc chez lui.

Lorsqu'il arriva, il lui sembla que cela faisait une éternité qu'il n'avait pas mis les pieds dans son cabanon. Son fidèle compagnon l'attendait à l'extérieur, au pas de la porte.

« Salut mon gros. Tu devais te demander ce que je foutais. »

Une sorte de culpabilité se fixa dans ses pensées.

« Ça fait des années que l'on ne se quitte pas et il a fallu que je m'absente deux jours pour que j'en oublie ton existence. »

La bête, nullement rancunière, se colla à ses jambes en se trémoussant, quémendant des caresses.

« Je crains que tu ne doives attendre encore un peu tout seul. Il va falloir que je m'installe en ville pour quelques jours, mais je te promets de venir te voir de temps en temps. »

Il sortit un gros sac de cuir de son armoire et y jeta pêle-mêle les affaires dont il avait besoin. Deux ou trois caresses à son chien et il était déjà reparti. Au fond de lui, il savait très bien que son ami survivrait sans problème jusqu'à son retour. Un petit ruisseau coulait à quelques mètres de là et Il était un excellent chasseur.

Boniface Lecchi quitta le commissariat sur les coups de dix heures. La veille, il avait contacté un intermédiaire de la bande parce qu'il avait des renseignements de la plus haute importance à transmettre. Rendez-vous avait été pris pour dix heures trente dans une ruelle du centre-ville. Il poireautait depuis une dizaine de minutes lorsqu'un homme s'approcha de lui.

— C'est quoi, ton message pour le patron ?

Surpris, Lecchi resta sans voix pendant quelques secondes. Il ne connaissait pas son interlocuteur et était sur ses gardes.

— J'te connais pas. T'es qui ?

— Ne t'inquiète pas. Nous on te connaît, Lecchi. Hier, tu as demandé un contact. Je suis là.

Le système était cloisonné et il avait déjà fait ses preuves. Personne ne connaissait personne, en fait. En cas de problème, cela n'irait pas loin.

— Le commissaire Mouret m'a ordonné la filature jour et nuit de Leroux. Il sait que quelque chose est en train de se tramer. Je ne sais pas encore pourquoi il a pris cette décision, mais je vais chercher.

— C'est tout ?

— C'est tout.

— On te contacte si y a besoin.

L'individu s'éloigna d'un bon pas. Il tourna au coin de la ruelle et ne devint plus qu'un souvenir.

Lecchi retourna au commissariat. Ce matin, Mouret devait se rendre à la Préfecture et il comptait bien mettre cette occasion à profit pour aller renifler un peu dans le bureau du commissaire. Il regagna son propre bureau et attendit un moment pour observer les allées et venues du personnel.

C'était une matinée assez calme et les couloirs étaient pratiquement déserts. Il se leva et franchit la courte distance qui le séparait de la porte du bureau de Mouret. Elle s'ouvrit sans résistance. Il entra et se dirigea d'emblée vers le bureau où tout était méticuleusement rangé. Il ne savait pas trop ce qu'il cherchait... Puis, il tomba sur un bloc-note griffonné où un nom attira son attention : Justin Fabre. Fébrilement, il s'empara du bloc et lut à toute vitesse :

« Justin Fabre... Cadavre colline... Médaille or commandée par George Leroux... Individu suspect ? ».

Bordel ! C'est quoi cette médaille ?

Il était sûr et certain que Fabre, lors de sa déposition, n'avait pas mentionné de médaille. Pourquoi ? Bon, pour le moment, ce n'était pas le plus urgent. Il venait de voir l'évidence : George Leroux était directement impliqué dans l'affaire du cadavre des collines. Il devait en référer le plus rapidement possible. Voilà donc la raison pour laquelle Mouret avait ordonné une enquête.

Il remit tout en place et, avec mille précautions, sortit du bureau sans se faire remarquer. Il griffonna quelques mots sur un billet qu'il plia en quatre, prit sa casquette et quitta le commissariat. Le petit vent d'Est du matin s'était transformé en bourrasques qui amèneraient les nuages et la pluie.

D'un pas vif, il rejoignit un bureau de poste. Il déposa le billet dans la boîte postale numéro soixante-dix-neuf. Il n'y avait plus qu'à attendre. Par cette boîte transitaient tous les messages concernant l'Organisation. Elle était consultée régulièrement, deux fois par jour, et chaque fois par des individus différents. De la même façon, le numéro de la boîte variait.

Il sortit et remonta le col de sa veste. Maintenant, des trombes d'eau s'abattaient sur la ville.

L'après-midi était bien avancé quand Justin rejoignit sa chambre. La pluie l'avait surpris alors qu'il était encore sur les sentiers des collines et il était trempé. L'occasion de tester les installations de l'immeuble...

Il prit une douche et revêtit des habits secs. Lorsqu'il sortit de la salle de bain, il tomba nez à nez avec une femme d'une trentaine d'années vêtue d'une blouse de travail. Elle lui fit un large sourire et engagea immédiatement la conversation :

— Bonjour ! Je suis Ernestine. Je m'occupe du ménage dans l'immeuble. Vous devez être le nouveau venu de la petite chambre sous les toits ?

— C'est exact. Mais...

— Madame Janin m'a prévenue qu'il y avait un nouveau locataire.

— Madame Janin ?

— Oui. C'est la personne qui vous a loué la chambre.

Bon, voilà qui était dit. Côté discrétion, c'était un peu râpé.

— Ah. Bien.

Il ne savait trop quoi dire.

— Vous voulez que je m’occupe un peu de votre chambre ? Vous savez, je vous ai vu arriver avec votre gros sac. Sûrement que le lit est à faire.

De mieux en mieux ! Il adopta un ton des plus courtois :

— Merci, vous êtes bien gentille mais je le ferai moi-même. Je ne suis que de passage et je préférerais que l’on ne s’occupe pas de moi.

Sur ce, il entra dans la chambre et ferma la porte sans laisser le temps à la ménagère de répliquer. Il jeta un œil à sa montre. Trop tôt. Le cabaret n’était pas encore ouvert. De plus, il voulait attendre que l’établissement soit rempli de monde. Il avait donc encore pas mal de temps devant lui.

Enfin, vingt-et-une heures sonnèrent au clocher des Accoules. Il était assis à la terrasse d’une brasserie sur le Cours Saint Louis, dégustant un bon café. Il en convenait, la ville et son agitation offraient quand même leur lot de bons plaisirs et il y avait longtemps qu’il n’avait pas savouré un bon plat à la terrasse d’un bel établissement.

Une soirée agréablement douce, un bon repas : tout ça était propice à la cogitation. Pourquoi était-il assis à cette table ce soir ? Qu’est-ce qui le poussait à fouiner, seul de son côté, pour répondre à des questions qui concernaient le cadavre d’une inconnue ? La seule réponse crédible à ses yeux était l’oisiveté.

Depuis qu’il vivait reclus dans son cabanon, son existence manquait singulièrement de piquant et il tenait là le moyen de sortir du cadre normal de ses journées. Il ne pensait pas une seule seconde que le danger pouvait être réel de se mêler de ce genre d’affaires.

Il régla sa note et se dirigea vers « Le Mistigri ». Du monde se pressait à l’entrée. Il n’avait pas de plan particulier.

Je rentre, je m'assois à une table. On verra bien par la suite.

Son souhait fut plus que comblé. Le cabaret était bondé. Il eut du mal à trouver une table où s'installer. Les danseuses de la revue se démenaient comme des diablasses et le public était ravi. À peine eut-il posé les fesses sur sa chaise qu'une des serveuses survint comme par magie, l'apostrophant d'une voix gouailleuse :

— Alors beau gosse ? Qu'est-ce que je te sers ?

— Amène-moi du cognac. Du bon.

— Mazette ! Nous avons un lord ce soir !

Et elle s'éclipsa en riant, aussi rapidement qu'elle était apparue. Justin promena son regard tout autour de lui. Il espérait que le marlou qui avait abordé Leroux se trouverait dans la salle, ce qui lui permettrait de bien mémoriser son faciès ainsi que celui de ses éventuels acolytes. Mais peine perdue : aucun des visages qu'il observait ne lui disait quoi que se soit.

La serveuse refit son apparition avec son plateau et une bouteille de Martell :

« Voilà mon chou. Ça sera quatre francs pour toi. »

Il sortit les pièces de la poche de son pantalon et les jeta sur le plateau. Heureusement que son père lui avait laissé une petite rente et un pécule avant de mourir ! Sans ça, il n'aurait jamais pu faire face aux nombreux frais qu'il avait engagés depuis le début de son enquête. Peut-être même aurait-il été contraint d'abandonner.

La porte d'entrée s'ouvrit de nouveau et quatre gaillards firent irruption. On les sentait à l'aise, comme s'ils étaient chez eux. Aussitôt, Justin reconnut le marlou de l'après-midi. Nul doute qu'ils étaient en territoire conquis. Le tenancier s'empressa d'ailleurs de leur faire préparer une table idéalement placée pour profiter du spectacle. C'est alors que le

voisin de table de Justin se rapprocha et, d'une voix basse, entama la conversation :

« Fais attention, mon gars. Tu les mates trop. Tu vas te faire repérer et les ennuis vont commencer. Tu sais ces gars-là, vaut mieux pas avoir affaire à eux. »

Le gars avait visiblement un peu trop bu. Son haleine aurait dégommé une mouche en plein vol aussi sûrement qu'une giclée de « Flytox ». Mais Justin se félicita de ce coup du sort.

— C'est qui, ces zigs ?

— Ceux là sont les principaux lieutenants de la bande de Saint-Jean. Tu as là Jeannot, le Rouquin, Félix et Mathias. Des racailles de la pire espèce, sans foi ni loi. Ils tueraient père et mère sur un ordre de leur patron.

— Et leur patron, c'est qui ?

— Figure-toi que là est le mystère. On sait pas exactement. Bon, nous, les dockers, on se doute bien de quelque chose, mais c'est que des rumeurs.

— Alors ?

— Un certain Leroux.

Justin tressaillit bien qu'il s'attendit à ce genre de révélation. Mais cette fois, le fait d'en être sûr était comme une première victoire. Il prit un air étonné :

— Qui ça ? Leroux ? Connais pas.

— C'est normal. T'es pas de notre milieu, toi. On voit bien, à tes mains, que tu ne soulèves pas les ballots tous les jours que Dieu fait. Leroux, c'est un ancien docker. À force de magouilles, il a réussi à tirer son épingle du jeu. Maintenant, il dirige l'Association des Travailleurs des Quais et Aconiers. Tout le monde l'écoute et le craint. S'il dit que c'est la grève, alors la grève commence sans tarder. S'il proclame la fin de la grève, alors le travail reprend dans l'heure. Il est Dieu Tout Puissant.

— Mais il a fatalement des appuis ? Il est impossible d'avoir la mainmise sur les ports sans soutien important. Il y a trop d'argent en jeu. Quelqu'un doit tirer les ficelles au-dessus de lui.

— Ça mon gars, personne ne le sait. Peut-être que y en a qui ont su. En attendant, on les a jamais rencontrés.

Le regard de Justin se porta à nouveau sur les quatre malfrats.

— Ceux-là sont des assassins et des voleurs. Ils doivent être une bonne quarantaine à se battre à longueur de temps avec la bande de Saint Mauront pour le contrôle des filles dans les quartiers du port. Régulièrement, ils font des gros coups. Ils sont très bien renseignés. La police n'a jamais pu en coincer un seul. Et aucun de leur butin n'a jamais été retrouvé.

Justin n'en croyait pas ses oreilles. Les confidences de cet homme dépassaient toutes ses espérances. Il n'aurait jamais cru en apprendre autant dans la soirée. Et apparemment, ce n'était pas fini. L'homme était parti sur sa lancée et sa langue se déliait, favorisée par les vapeurs d'alcool. D'ailleurs, Justin prenait soin d'entretenir son invité en lui versant de temps en temps une bonne rasade de cognac : l'ivrogne lui serait assurément reconnaissant de lui avoir permis de boire de ce nectar, qu'il n'avait jusqu'alors qu'entraperçu dans les réserves du taulier.

— Leur organisation est sans faille. Chacun a un poste bien précis. Ils ont un comptable, des coursiers... Ils avaient même une infirmière à dispo, pour les recoudre au retour des mauvais coups.

Justin tiqua en entendant la dernière phrase.

— Une infirmière, tu dis ?

— Tout à fait mon gars... Leur toubib privé. Hein, qu'est-ce tu dis de ça ? C'est pas de l'organisation ?

— Et cette infirmière ? Elle est où ?

— Sais pas. Un jour, *pfuit* ! Envolée. Dommage. Une belle poupée.

— C'était quoi son nom ?

— Jeanne je ne sais quoi.

Justin faillit tomber à la renverse. Mais le meilleur restait à venir :

— Et personne ne sait où elle est passée ?

— Non. Mais sa sœur Mathilde, elle sait peut-être. Retrouve-moi demain à onze heures au Palais Longchamp. Je pourrai te donner plus d'informations.

FIN DE L'EXTRAIT

TABLE DES MATIÈRES COMPLETE

CHAPITRE 1

– Le cadavre –

CHAPITRE 2

– La médaille –

CHAPITRE 3

– Où l'enquête démarre sur les chapeaux de roues –

CHAPITRE 4

– La bande de Saint-Jean et son pantin –

CHAPITRE 5

– Révélations –

CHAPITRE 6

– Mathilde et Jeanne –

CHAPITRE 7

– Mortelle guinguette –

CHAPITRE 8

– Vol et racket –

CHAPITRE 9

– Le carnet - l'enlèvement –

CHAPITRE 10

– La révocation –

CHAPITRE 11

– Dans lequel il est question d'un plan de bataille –

CHAPITRE 12

– Le bonheur malgré tout –

CHAPITRE 13

– Une alliance –

CHAPITRE 14

– Délivrance –

CHAPITRE 15

– Le rat quitte le navire –

CHAPITRE 16

– Recherche tous azimuts –

CHAPITRE 17

– Intervention et arrestation –

CHAPITRE 18

– Où le voile commence à se lever –

CHAPITRE 19

– Chasse à l'homme et hécatombe –

CHAPITRE 20

– Vérités –

CHAPITRE 21

– Le procès –

ÉPILOGUE

LE DESTIN DES FABRE TOME 2

– Les serments –

À PROPOS DE PIERRE DUPRAT

IS EDITION

MENTIONS LÉGALES